

La Pampa comme terrain: l'interculturel à l'intérieur d'une même culture

Marco Giolitto

Université de Neuchâtel

In this article I shall examine an unusual aspect of immigration. Nowadays, immigration is Europe-bound. In the XIX century, however, a large number of European emigrants left for America. I will focus, in particular, on Piedmontese emigration in Argentina – one that was quite widespread and influential on the economy of this South-American country. A survey carried out among the descendants of Piedmontese emigrants will be briefly discussed in order to address a rather neglected aspect: namely, the relationship between Piedmontese people in Piedmont and in Argentina. Do they belong to the same heritage or has a century of separation developed two traditions? In view of this, I will refer to some examples based on my own experience with Piedmontese people in Argentina as well as on gatherings between them and twinning-delegations from several towns in Piedmont who travelled to Argentina. Arguments in favour of, and against, the development of two separate traditions will be addressed and evaluated in order to prove that, in the end, the heritage is one and the same, albeit profoundly changed.

Dans les quatre dernières décennies du XXe siècle, et tout particulièrement dans la dernière décennie, l'Europe a assisté à une immigration de grandes masses de populations provenant d'autres continents, venues dans le monde occidental à la recherche de travail. Presque tous les pays européens sont devenus terre d'accueil des migrants et ont été confrontés aux problèmes qui découlent du contact entre des cultures différentes. Plusieurs études linguistiques se sont penchées sur ce phénomène, en le traitant sous différents points de vue¹.

Tout cela a fait oublier que la situation n'a pas toujours été celle-ci: il y a juste un siècle la pendule de l'histoire allait dans le sens inverse et des millions d'Européens ont quitté leurs pays pour chercher du travail dans le continent américain. Des Italiens, des Espagnols, des Portugais, mais aussi (et on l'oublie souvent!) des Allemands, des Anglais et des Suisses ont traversé

1 Voir, pour ce qui concerne par exemple l'immigration italienne en Suisse, Berruto (1991, 1992, 1993), Berruto-Moretti-Schmid (1990), Schmid (1990). Pour un point de vue plus général sur l'immigration, Lüdi-Py (1991), Lüdi (1998).

l'océan pour aller coloniser les terres inhabitées des pays américains. Si l'émigration vers les Etats-Unis est certainement la plus connue, ce phénomène a eu aussi une très grande ampleur en Amérique latine, notamment en Argentine et au Brésil, où la population locale était largement insuffisante pour couvrir l'immense extension géographique. Des milliers de travailleurs européens ont ainsi été embauchés dans les plantations de café dans le sud du Brésil ou sont devenus de petits fermiers dans les plaines argentines.

Peu d'études linguistiques ont documenté jusqu'à présent les phénomènes de contact linguistique qui se sont produits entre les langues des immigrants européens et celles des pays d'accueil de l'Amérique du Sud (souvent il s'agissait de la même langue, comme pour les Portugais au Brésil ou les espagnols en Argentine, parlée cependant dans des variétés différentes)². Pour se limiter aux langues romanes, la situation de contact la plus décrite en Amérique latine est probablement celle de la ville de Buenos Aires, où plusieurs formes de métissage linguistique (cocoliche, lunfardo, etc.) ont été largement analysées³. Le contact entre un dialecte gallo-italique, le piémontais, et l'espagnol, a été au contraire totalement oublié par la recherche, malgré la grande extension géographique (toute la Pampa et une partie des Andes, correspondant aux provinces de Buenos Aires, Santa Fe, Cordoba et Mendoza) dans laquelle il est parlé.

Pour essayer de combler, au moins partiellement, cette lacune, nous avons mené une enquête en 1997 et 1998 dans la province de Santa Fe (et dans quelques villages de celle de Cordoba), pour recueillir un corpus assez ample du dialecte piémontais, parlé par les descendants des immigrants. Nous avons interviewé environ trois cents personnes, choisies parmi les habitants de cette région qui maîtrisaient encore le piémontais. Nous avons aussi recueilli un corpus en espagnol, visant à dégager les représentations que ces locuteurs avaient du piémontais et de sa relation avec l'espagnol et l'italien.

Dans cet article nous voudrions traiter un aspect de cette recherche, ou plutôt un problème qui s'est présenté dès le début, mais qui était complètement inattendu et qui est généralement sous-évalué: la relation identitaire entre l'enquêteur, Piémontais du Piémont, (ou d'Italie, si l'on préfère cette définition) et les enquêtés, Piémontais d'Argentine. En d'autres termes: s'agit-il d'une recherche à l'intérieur d'une même culture ou de deux cultures différentes? L'adjectif «piémontais» est-il le dénominateur commun, ou bien «italien» et «argentin» ont-ils plus de poids? La réponse à cette question n'est pas aussi

2 Voir Lo Cascio (1987), Prevedello (1987, 1992), Frosi-Mioranza (1983), Corrà (1980), Manfroi (1978), Ursini (1982).

3 Voir surtout les articles de Meo Zilio dans la revue «Lingua nostra» (1955a, 1955b, 1956a, 1956b, 1960).

simple qu'elle pourrait paraître. Nous essaierons de montrer, par le biais de quelques exemples, tirés de notre propre expérience dans cette recherche, mais aussi de celle d'autres personnes qui ont eu des relations avec les Piémontais argentins, comment, en partant d'une conviction diffuse et surtout non réfléchie (du genre «il est évident que c'est comme ça») qu'il s'agit d'une même culture, nous sommes arrivé à percevoir la situation comme un contact de deux cultures. Ensuite nous nous sommes demandé si cette analyse correspondait vraiment à la réalité, ou s'il était possible de la nuancer, voire d'arriver à une solution intermédiaire. Notre réflexion veut suivre explicitement une démarche inductive, partir d'une expérience concrète pour faire des considérations plus générales sur un sujet sur lequel on ne réfléchit que rarement. On peut se demander quelle est l'utilité de se pencher sur cette question. Nous croyons que, dans une réalité où nous sommes souvent amenés à nous confronter à d'autres ethnies, où nous modifions notre comportement en fonction du contact avec l'autre, il est utile de mieux définir où passe cette frontière entre «nous» et les «autres», de voir jusqu'à quel point ceux qui faisaient partie du «nous» sont devenus des «autres» où sont restés ceux qu'ils étaient.

D'autant plus que le contact qui s'est établi entre les deux parties est loin de ne concerner que nous. Depuis plusieurs années on assiste à un foisonnement de jumelages entre des villages piémontais et pampéens: leur but est surtout celui de créer des liens économiques entre des entreprises des deux régions, mais le résultat le plus immédiat que l'on a est que des délégations provenant des deux villages se rendent visite une fois par année. Les villages étant assez petits, il n'y a pas de véritable choix des membres des délégations, en général le seul critère de sélection est la disponibilité de temps (ils restent environ un mois dans le village d'accueil, mais ils voyagent aussi beaucoup dans la région). Cela fait que les gens qui se rencontrent n'ont pas suivi une formation «à l'autre», ils ne savent presque rien du pays qu'ils vont visiter. Le choix des villages étant fait sur des critères presque exclusivement économiques, il n'y a que rarement des liens de parentèle entre les gens qui se rendent visite, même s'il faut dire que les contacts entre ceux qui sont partis et ceux qui sont restés, entre les Piémontais des deux continents, se sont interrompus assez tôt, du moins pour ce qui concerne les familles qui ont connu l'émigration avant la première guerre mondiale.⁴

4 Une deuxième vague migratoire s'est produite vers la fin des années quarante, mais son ampleur était assez réduite est la typologie des émigrés fort différente: si les premiers étaient surtout des agriculteurs, les seconds provenaient des milieux urbains, souvent avaient un niveau d'études élevé, et pour cela leur implantation s'est presque exclusivement concentrée dans les villes argentines, notamment à Buenos Aires, Cordoba et Rosario.

Il nous a été dit par un membre d'une délégation:

Da molto tempo lavoriamo per riprendere i contatti e adesso va bene, perché, quando andiamo in Argentina, ci sentiamo a casa, e quando loro vengono in Italia, cominciano anche loro a sentirsi a casa loro, siccome considerano l'Italia la loro patria d'origine, ma per noi al contrario l'Argentina è un paese come tanti⁵.

Pour nous préparer au travail de recherche nous nous étions documenté sur la société argentine, mais une bibliographie concernant spécifiquement les Piémontais de la Pampa n'était pas accessible chez nous, car il s'agit de textes édités en Argentine et de circulation assez limitée (Ferrero, 1976). Au contraire nous avons pu constater que les membres des délégations des jumelages n'avaient rien lu sur le pays où ils allaient se rendre (il ne faut cependant pas oublier que la plupart d'entre eux n'a pas une grande habitude à la lecture, le journal et les mots croisés mis à part... et cela indépendamment du niveau d'instruction!). Mais l'attitude que nous avons envers les gens que nous allions rencontrer était la même: on va rencontrer d'autres Piémontais. Cette attitude est d'ailleurs très répandue chez des gens qui ne sont pas concernés par les jumelages ou qui ne se sont jamais rendus en Argentine. Comme il s'agit d'une émigration chronologiquement (et spatialement) très éloignée, il n'existe pas de débat dans la société italienne sur ce sujet et les descendants des émigrés ne sont catégorisés que comme des Italiens vivant à l'étranger (dans ce cas les définitions «italien» et «piémontais» se superposent, ne sont pas en conflit, l'une recouvrant l'autre).

La première rencontre à laquelle nous avons assisté lors d'une cérémonie de jumelage, celle entre le maire d'un village pampéen, San Vicente, et le maire du village piémontais jumelé avec lui, Marene, montre clairement à quelle sorte de problèmes peut amener le manque de réflexion sur l'identité de l'autre. Nous citons ici une séquence que nous avons enregistrée.

L1 (maire de Marene, s'adressant à l'autre maire). I 'ndeve d'acorde cun j'Argentin?

L2 (maire de San Vicente). Cun chi?

L1 Cun j'Argentin.

L2 Quai Argentin?

L1 J'Argentin, lur.

L2 Lurauti? Si 'nduma d'acorde cun nuiauti?

(en s'adressant à nous) ¿ De qué me está hablando ése?

L3 (nous) Te pregunta si ustedes se llevan bien con los Argentinos.

L2 ¿Si nosotros nos llevamos bien con nosotros?

5 «Depuis longtemps nous travaillons pour reprendre les contacts et maintenant c'est bien, car, quand nous allons en Argentine, nous nous sentons chez nous, et quand ils viennent en Italie, ils commencent aussi à se sentir chez eux, comme ils considèrent l'Italie comme leur patrie d'origine, mais pour nous au contraire l'Argentine est un pays comme un autre»

L3 Es que para él los Argentinos son los criollos, quiere saber cómo se llevan con los criollos.⁶

Le maire comprend de quoi parle son collègue et la conversation continue. Cette brève séquence nous montre comment est traitée la question de l'identitaire par les deux maires. Pour le maire italien c'est tout à fait clair: les gens qu'il est allé rencontrer sont des Piémontais, tandis que les Argentins sont les criollos, les descendants des habitants originaires du pays, croisés à des degrés différents avec les colonisateurs espagnols. D'autant plus que l'image physique qui se présente devant lui est différente: les Piémontais argentins avec un aspect européen, les criollos avec la peau mate et quelques traits asiatiques propres aux indiens (ailleurs, dans le nord, et sur les Andes, l'élément indien sera encore beaucoup plus visible). Le maire n'a jamais pensé qu'il allait rencontrer d'autre chose que des Piémontais, car le but officiel du jumelage est la rencontre avec la parenté éloignée⁷, il n'a jamais pensé que les gens qui se trouvaient devant lui étaient nés en Argentine, (il s'agit en général au minimum de la troisième génération pour les gens les plus âgés, de la quatrième ou de la cinquième pour la plupart), avaient toujours vécu dans ce pays, avaient une histoire et une expérience différentes de ceux qui ont toujours vécu en Europe. Il prend à son compte l'expression que les Piémontais argentins utilisent lorsqu'ils rencontrent un membre de leur communauté: «a l'è dij noste».⁸

La conversation que nous avons citée se déroule en deux langues, car nous avons dû effectuer un choix dans l'emploi de la langue. Avant le début des interviews avec des locuteurs argentins nous nous sommes demandé quelle langue serait la plus adaptée pour mener notre entretien, mais aussi dans les conversations informelles que nous aurions avec eux. Notre premier choix

6 «L1 (maire de Marene, s'adressant à l'autre maire). Est-ce que vous vous entendez bien avec les Argentins?

L2 (maire de San Vicente). Avec qui?

L1 Avec les Argentins.

L2 Quels Argentins?

L1 Les Argentins, eux.

L2 Eux? Si nous nous entendons avec nous-mêmes?

(en s'adressant à nous) De quoi il me parle?

L3 (nous) Il te demande si vous vous entendez avec les Argentins.

L2 Si nous nous entendons avec nous-mêmes?

L3 Pour lui les Argentins sont les créoles, il veut savoir comment vous vous entendez avec les créoles».

7 Réelle ou imaginaire, on peut toujours trouver un cousin de 32e degré..., surtout quand tout le monde est originaire d'une vingtaine de villages, très proches les uns des autres

8 «Il est de chez nous, des nôtres».

était tombé sur le piémontais, que nous maîtrisons moyennement, pour donner une impression de proximité à nos interlocuteurs. D'autant plus qu'il nous avait été dit, lors de rencontres avec des Argentins venus en Italie pour des jumelages, que l'emploi de l'italien était assez mal perçu chez eux, s'il se produisait dans le cadre des jumelages ou d'une rencontre avec des Piémontais d'Italie, d'un côté parce que tout le monde suivait rigide-ment la règle selon laquelle il faut s'adapter à la langue du pays où l'on se trouve (lorsqu'il vont en Italie ils s'expriment en italien, ou au moins ils y essaient; des cours d'italien sont offerts gratuitement par les communes aux membres des délégations), de l'autre car les Argentins ressentaient l'usage de l'italien comme un manque de volonté d'aller vers eux, un acte d'arrogance de la part de l'Européen qui va dans un pays du tiers monde et impose sa langue sans la moindre considération de la situation locale (la relation identitaire des Argentins envers l'Europe et le reste de l'Amérique latine est aussi une question assez compliquée, mais nous ne la traiterons pas ici, car cela nous ferait sortir de notre sujet).

Un visiteur piémontais disait en parlant aux gens lors d'une cérémonie:

I sun cusient ch'a v'asmia ch'i vnuma d'Italia par musteve, tanti 'd vuianti a l'han dimlu.
«E a ven-u si, e nuiati i suma bun a fé niente, a 'n dan la tecnologia», e magari a l'è vera ch'a l'è parei⁹.

L'emploi du piémontais cependant n'était pas sans poser des problèmes: nous n'avions pas pris en considération que, comme il pouvait y avoir une différence culturelle entre les piémontais du Piémont et ceux de la Pampa, la langue aussi était différente et que cela pouvait avoir des conséquences dans le comportement linguistique des locuteurs. Le piémontais que nous parlons est doublement différent de celui des Piémontais argentins: le piémontais a deux variétés, occidentale et orientale, qui se divisent à leur tour en plusieurs sous-dialectes; notre variété, le turinois urbain, ne coïncide pas avec la leur, le langareul (au moins pour la plupart d'entre eux). Ensuite le piémontais argentin a subi des profondes modifications à travers le contact avec l'espagnol, ce qui fait que plusieurs traits du piémontais italien ne correspondent plus à ceux de l'argentin.

La conversation suivante est tirée d'une émission à la radio consacrée à la culture piémontaise argentine. Ici il s'agit d'un instituteur, membre d'une délégation, qui cherche des contacts économiques entre les entreprises de

9 «Je suis conscient du fait qu'il puisse vous paraître que nous venons d'Italie pour vous faire la leçon, plusieurs d'entre vous me l'ont dit. «Et ils arrivent ici, comme si nous n'étions capables de rien faire, ils nous donnent de la technologie», et il est vrai peut-être que c'est comme ça».

son village et celles du village jumelé et qui pour cela se rend à la radio pour que son message ait une résonance plus ample.

L1 (animateur de l'émission) A-i esplicu an poch parei, porché a m'asmia che ti 't deuvres le palabre bun-e, ma 'nbelesi i l'uma perdü 'n poch al piamuntes e alura a l'è medio difìcil.

L2 (instituteur) As capis pa? Ascüsme, aspiega, aspiega.

L1 Mi entendu tüt, ma j aiti probablemente menu che mi¹⁰.

Le concept d'insécurité linguistique, employé pour la première fois par Labov (1976), a été développé en Europe par Francard (1993) et est très étudié par les sociolinguistes français¹¹, alors que la sociolinguistique italienne l'ignore complètement¹². Klinkenberg (1993), en résumant la pensée de Labov, définit ainsi l'insécurité linguistique: «Dans les variétés de parler constituant une langue, il en est qui assurent un pouvoir symbolique à ceux qui en ont la maîtrise; ces variétés sont dites légitimes. D'autre part, tous les membres d'une communauté linguistique ne sont pas capables de maîtriser de la même manière toutes les variétés. C'est en conjoignant ces deux constats que l'on débouche sur la sécurité et l'insécurité linguistiques. Il y a insécurité lorsque le locuteur a d'une part une image nette des variations légitimes, mais que, d'autre part, il a conscience de ne pas s'y conformer en tous points».

Si nous faisons référence à ce concept, c'est parce qu'il est utile de l'employer dans la description des comportements linguistiques que nous avons observés. L'obstacle à l'usage du piémontais ne réside pas dans la difficulté à comprendre la variété américaine, car une connaissance de base de l'espagnol est suffisante pour pouvoir saisir ce qui est dit. Le vrai obstacle est justement l'attitude des locuteurs argentins, qui sont en proie à un sentiment d'insécurité linguistique très fort (face à un modèle de langue qu'ils ne connaissent pas ou presque pas, dont ils ne reconnaissent pas les variétés, ni savent leur attribuer plus ou moins de prestige), qui s'exprime par une adéquation immédiate au modèle linguistique avec qui ils entrent en contact.

Nous citons une séquence tirée de nos enregistrements. Les mots écrits en italique sont, selon les tours de parole, des emprunts à l'espagnol (L1), l'équi-

10 «L1 (animateur de l'émission) Je leur explique un peu comme ça, parce qu'il me semble que tu emploies les mots corrects, mais ici nous avons perdu un peu le piémontais et alors c'est difficile.

L2 (instituteur) On ne comprend pas? Excuse-moi, explique, explique.

L1 Moi, je comprends tout, mais les autres probablement moins que moi.»

11 Voir aussi, entre autres, Bavoux-Robillard (1998), Singy (1997), Eloy (1997), Blanchet, Ph-Breton, R-Schiffman, H (éds.) (1999).

12 La seule application de ce concept à la situation du piémontais on la retrouve dans Giolitto (2002a, 2002b).

valent du même mot en piémontais du Piémont (L2), la correction que L1 fait en suivant le modèle proposé par L2 (dans le troisième tour de parole).

L1 (locuteur argentin) Entonse l'*uma* 'ndait pié l'*agua* 'nt al *poso* e l'*uma* purtala a cá.
Teníu pí nen agua 'nt la cá, pudíu pí nen beive.

L2 (nous) Perchè i *seve* 'ndait pié l'*eva* 'nt al *pus*? I l'avíe fait niun-e escorte?

L1 I *suma* 'ndait piela perchè l'avíu già cunsúmá tûta l'*eva* 'l dí 'dnans¹³.

A travers cet échange très court il est possible de voir jusqu'à quel point le locuteur modifie son langage. Le changement n'est pas seulement lexical, mais aussi syntaxique. Dans le premier tour de parole le locuteur s'exprime dans un piémontais qui, à nos yeux, sonne très hispanisé (il s'agit d'un degré moyen dans la transformation du piémontais: des locuteurs plus âgés gardent mieux les structures originaires du piémontais, d'autres plus jeunes l'hispanisent beaucoup plus, jusqu'à le rendre très proche de l'espagnol)¹⁴, mais qui, pour lui, est évidemment du piémontais courant. La plupart des mots sont des emprunts à l'espagnol et la forme verbale composée est constituée avec le verbe *avoir* comme auxiliaire, selon les règles de la grammaire espagnole. Notre réponse se fait selon les modalités du piémontais européen, mais sans une intention explicite de corriger le locuteur, qui perçoit, au contraire, notre phrase comme une réprimande, comme un rappel à «piémontiser» sa langue. Dans sa réplique (qui constitue le troisième tour de parole de l'extrait cité), il répète ce que nous avons dit auparavant, en reconnaissant ainsi que son énoncé n'était pas conforme aux «règles» du piémontais. Tout cela nous est arrivé plusieurs fois dans les premières phases de notre recherche et nous a amené à la conviction que l'emploi du piémontais n'était pas la manière la plus adaptée pour conduire notre enquête. Cet obstacle a cependant été très utile comme moyen de réflexion sur l'altérité des Piémontais argentins et italiens: s'ils adaptent leur langage au nôtre, cela veut dire que nous ne parlons pas la même langue; si nous ne parlons pas la même langue, il est fort probable que nos cultures aussi soient différentes. Tout cela paraît très élémentaire, mais va à l'encontre des idées reçues que l'on peut avoir lorsqu'on pense aux Italiens d'outre-mer.

Après l'insuccès avec l'italien, il ne nous restait plus que l'espagnol pour communiquer avec nos locuteurs. L'emploi de l'espagnol n'a pas provoqué de

13 «L1 (locuteur argentin) Alors nous sommes allés prendre l'eau au puits et nous l'avons apporté dans la maison. Nous n'avions plus d'eau chez nous, nous ne pouvions plus boire.

L2 (nous) Pourquoi vous êtes allés prendre l'eau dans le puits? Vous n'aviez plus de réserves?

L1 Nous sommes allés la prendre car nous avons déjà consommé toute l'eau le jour précédent».

14 Pour d'autres exemples de piémontais hispanisé voir Giolitto (2002a).

problèmes (nous le maîtrisons assez bien et la seule source de malentendus pouvait nous venir des interférences avec la variété «peninsular», c'est-à-dire celle d'Espagne, mais justement ces interférences attireraient notre attention encore une fois sur le fait que, comme il y avait un espagnol d'Espagne qui s'opposait à l'espagnol d'Argentine et que cela était aussi le reflet de deux cultures différentes, il y avait aussi deux variétés de piémontais, qui étaient le miroir de deux cultures piémontaises), mais il s'est avéré d'un emploi bien plus malaisé pour les membres des délégations des jumelages, dont la compréhension de l'espagnol se limitait aux compétences passives moyennes qu'un italophone peut avoir de l'espagnol, grâce à la similitude des deux langues. Pour cela ils n'ont pratiquement jamais pu recourir à l'espagnol et les échanges verbaux entre eux et les Argentins ont eu lieu en piémontais.

Un autre extrait de l'émission à la radio donne un exemple de l'attitude envers l'espagnol d'un locuteur piémontais.

Si, si mi capissu, tribülu 'n poch, ma la capissu, veui pa' parlela, perché pensu 'd bestemiela, perché pensu ad dî na cosa e na disu n'auta, anlura mi preferissu parlè 'n piemunteis o 'n italian, almenu sun sicür ad co che diu. Se 't capisse mal, 't capisse mal ti, pa' mi che sun spiegame mal¹⁵.

Il ne faut pas oublier que ces gens sont pour la plupart assez âgés et vivent dans des villages. Pendant leur enfance le seul moyen de communication qui existait était le piémontais, l'italien n'étant pratiqué qu'à l'école, qu'ils ont fréquentée en général seulement jusqu'à la fin de l'école primaire. Si aujourd'hui on peut assister à un usage généralisé ou presque de l'italien dans les grandes villes, la situation dans les villages est au contraire marquée par une dialectophonie encore largement dominante, quoique la connaissance passive de l'italien soit désormais complètement acquise¹⁶. Pour eux l'adéquation des Argentins au piémontais européen ne posait aucun problème, bien souvent ils ne remarquaient même pas la reformulation des phrases, de toute façon cela facilitait leur compréhension. Au delà de quelques épisodes sporadiques, les échanges verbaux en piémontais ont toujours bien fonctionné, selon ce que nous avons pu observer, mais cela est dû en grande partie à la démarche des Argentins, de vouloir bien accueillir leurs invités et de les mettre à l'aise, même linguistiquement. Il ne s'agit pas d'une relation paritaire, mais de la reproduction du modèle que les Argentins refusaient, celui de

15 «Oui, oui, je comprends, c'est un peu difficile, mais je comprends l'espagnol, mais je ne veux pas le parler, car je crois que je vais le massacrer, car je pense dire une chose et j'en dis une autre, alors je préfère parler piémontais ou italien, au moins je suis sûr de ce que je dis. Si tu comprends mal, c'est toi qui as mal compris, ce n'est pas moi qui me suis mal expliqué».

16 Pour la situation sociolinguistique de l'italien on peut voir Berruto (1987) et Grassi-Sobrero-Telmon (1997).

l'Européen qui va dans le tiers monde et impose sa langue. Il est vrai qu'ils ne le ressentent pas de la même manière que s'il s'agissait de l'italien et qu'une adéquation à la variété d'une même langue ne demande pas le même effort qu'il faudrait pour changer de langue, mais la démarche est toujours celle de s'adapter à la langue de son interlocuteur. Mais le sentiment d'insécurité linguistique est si fort qu'il amoindrit sensiblement la perception de cette adaptation et la rend nécessaire aux yeux des Argentins, comme s'ils n'avaient pas le droit de parler en piémontais à leur façon, selon la variété argentine du piémontais, mais qu'ils devaient forcément entreprendre une démarche d'autocorrection et d'amélioration de leurs énoncés.

Tout cela facilite énormément la tâche des Piémontais d'Italie, qui se sentent chez eux, sans s'apercevoir de l'effort que leurs interlocuteurs font pour se mettre à la même longueur d'onde que leurs invités. Mais si la différence entre les deux cultures ne se révèle que partiellement à travers le langage, elle prend tout son ampleur lorsqu'il s'agit de montrer aux invités des exemples de la culture locale. L'adéquation au modèle piémontais ne se produit plus, un autre modèle est revendiqué, celui de l'Argentine créole, traditionnelle, sud-américaine et hispanique. L'étonnement des Piémontais italiens est alors d'autant plus fort, la sensation de dépaysement d'autant plus aiguë, que le passage d'un modèle à l'autre se fait soudainement, car pour les Argentins il n'y a pas de césure entre les deux éléments, au contraire la culture piémontaise s'intègre harmonieusement avec la créole. Pour montrer quelque chose de typiquement pampéen au visiteur qu'il croit venu en quête d'américanité, le Piémontais argentin le fera assister à une exhibition de «destreza criolla»¹⁷, qui provoquera une sensation d'incompréhension chez le visiteur, habitué à associer l'image de ses concitoyens à tout autre genre de divertissement.

Nous avons enregistré une conversation entre deux maires lors d'un de ces spectacles. Nous nous attendions la surprise du maire italien et pour cela nous avons dirigé notre conversation sur ce sujet, en lui demandant quelle était son opinion face à ce spectacle pour lui tout à fait inusuel. Ensuite nous avons prié l'autre maire de réagir à ses propos.

L1 (maire italien) (en regardant le spectacle du rodéo) Ci aspettavamo che ci facessero vedere qualcosa di piemontese.

L2 (nous) Non vi piace?

L1 E' come un rodeo, quello degli americani.

L2 E' sorpreso di vederlo?

L1 Ci avevano detto che ci avrebbero fatto vedere qualcosa di tradizionale.

L2 Per loro la tradizione è questo.

L1 Ma non è la nostra, chi ha mai visto un Piemontese andare a cavallo? Sembrano piuttosto degli indios.

17 Version locale du rodéo.

- L2 (s'adressant au maire argentin) Entonces, ¿ustedes son como los indios?
 L3 (maire argentin) Es nuestra cultura, es una lástima que hagan eso. Para nosotros lo criollo y lo piamontés es lo mismo. Es nuestra vida, nuestra historia.
 L2 ¿No se enojan por lo que dijo?
 L3 Estoy muy decepcionado, nuestra tradición no les gusta, habíamos preparado este espectáculo desde hace mucho, quisimos enseñarles como somos, nos da igual lo que piensan, es nuestra realidad¹⁸.

Les premiers immigrants ont adopté massivement et rapidement plusieurs coutumes de la population qui vivait en Argentine, parmi lesquels des manifestations de la vie associative comme la cuisine (plusieurs familles se réunissaient pour partager le repas ensemble) et la musique, jouée le soir après une journée de travail par les paysans, dans la cour des maisons. Ce sont sûrement deux domaines qui ont alimenté l'impression de dépaysement des visiteurs piémontais, car dans la vie quotidienne des Piémontais argentins l'élément créole a pris une place considérable. La table offerte aux membres des délégations était certes pleine de plats traditionnels piémontais, mais aussi de spécialités créoles.

- L1 (argentin) A sun empanaditas, quaicos ad tipic ad nuestra cocina
 L2 (piémontais) A l'è nen quaicos ad piemunteis, i l'eve piai tûta la cusin-a d'j'Argentin.
 L1 I suma custümà, le mangiuma suens, a l'è tipic da sî.
 L2 An asmia fantastic ad vèdde 'ste cose an s na taula piemunteisa¹⁹.

-
- 18 «L1 (maire italien) (en regardant le spectacle du rodéo) Mais nous attendions qu'ils nous montrent quelque chose de piémontais.
 L2 (nous) Vous n'aimez pas ça?
 L1 C'est comme un rodéo, ce que font les Américains.
 L2 Vous êtes surpris de le voir?
 L1 Ils avaient dit qu'ils nous montreraient quelque chose de traditionnel
 L2 Pour eux la tradition c'est ça.
 L1 Mais ce n'est pas la nôtre, vous avez déjà vu un Piémontais faire du cheval? Ils ressemblent plutôt à des indios.
 L2 (s'adressant au maire argentin) Alors, vous ressemblez aux indiens?
 L3 (maire argentin) C'est notre culture et c'est dommage qu'ils soient si étonnés. Pour nous ceci et ce qui est piémontais, c'est la même chose. C'est notre vie, notre histoire.
 L2 Vous ne vous vexez pas pour ce qu'il dit?
 L3 Je suis plutôt déçu qu'il n'apprécie pas notre tradition, nous avons préparé ce spectacle depuis longtemps, nous avons voulu leur montrer comment nous sommes, ça nous est égal ce qu'ils pensent, c'est notre réalité».
- 19 «L1 (argentin) Voici des empanaditas, c'est quelque chose typique de notre cuisine.
 L2 (piémontais) Ce n'est pas quelque chose de piémontais, vous avez pris toute la cuisine des Argentins.
 L1 Nous on y est habitué, on le mange souvent, c'est typique d'ici.
 L2 Il nous paraît bizarre de voir cette chose sur une table piémontaise».

La musique qu'ils ont jouée comprenait bien sûr de vieilles chansons piémontaises, mais aussi, et surtout, des chansons folkloriques de la tradition hispanique. Ceci nous a permis de dégager deux traits de la société pampéenne qui marquent une coupure nette avec la piémontaise: le mélange avec la culture créole et la conservation d'éléments de la tradition piémontaise qui au Piémont ont disparu ou se trouvent dans une position largement marginale. Tout ceci est sans doute typique d'une communauté issue de l'émigration, d'autant plus qu'elle vit dans une situation d'extrême éloignement du pays d'origine, mais ici nous voulons souligner encore une fois à quel point ce fait n'avait pas été prévu ni de notre part, avant de commencer notre recherche, ni de la part des visiteurs italiens, qui ont réagi avec stupeur devant ces éléments de la culture créole.

Cet amalgame est bien exprimé par le comique Gambalunga (le surnom, qui signifie «Jambelongue» lui vient de sa taille, qui dépasse les deux mètres), figure emblématique de la piémontésité argentine, très connu dans toute la région pour ses spectacles, où il raconte des blagues et chante des parodies des tangos les plus célèbres. Ce qui amuse le plus son public est justement le mélange parodique entre le dialecte piémontais et le texte des tangos. Le piémontais assume ici une fonction comique, mais il reçoit en même temps une légitimation: la langue des immigrés de la campagne fait rire si elle est employée pour chanter un tango, mais la réaction enthousiaste du public lui donne aussi le droit de le faire. Les deux cultures établissent une relation de métissage, de compénétration, jusqu'à brouiller le sentiment identitaire des gens, qui ne savent plus exactement d'où ils viennent, quelle est leur culture d'origine et laquelle a été acquise. Ce qui déroute le plus le visiteur piémontais est l'emploi de l'adjectif «nuestro». Lorsque Gambalunga dit «nuestra música», de quoi parle-t-il? De la musique traditionnelle que les premiers immigrés ont amené d'Italie, des chansons qu'ils chantaient sur le bateau pendant les longs mois du voyage, ou bien des chansons créoles qu'ils ont appris de la population autochtone de l'Argentine? La réponse est prévisible si on voit la situation de l'extérieur ou a posteriori, mais l'effet surprise est assuré, la première fois que l'on écoute une chanson créole, présentée comme un trésor du patrimoine piémontais.

Peui i l'hai ancaminà a suné 'l tango «Sentimiento gaucho», ch'a l'è 'n tango, l'un dij nosti²⁰

Le visiteur essaie alors d'expliquer que ce patrimoine est constitué d'autres pièces, que ce qu'ils chantent n'est pas piémontais, que c'est quelque chose

20 «Ensuite j'ai commencé à jouer le tango «Sentimiento gaucho», qui est un tango, l'un des nôtres».

qui lui est profondément étranger, mais l'Argentin n'accepte pas ces objections, y réagit avec force, car c'est exactement cela son patrimoine.

L1 (Gambalunga) Ades av fasu ascuté na milonga 'd Buenos Aires, a l'è nosta mūsica.

L2 (visiteur piémontais) Na cosa?

L3 (nous) Milonga, è della musica argentina, come il tango.

L2 Nosta 'd chi?

L3 Ottima domanda. Secondo Lei?

L2 Degli indios

L1 A l'è nosta mūsica, i l'uma fala nuiaiti.

L2 La mūsica piemunteisa a l'è nen parei, custa a l'è la mūsica d'j indio.

L1 Av piasrà, a ven da nuiaiti²¹.

La prise de conscience de l'altérité se fait sur les objets, sur le folklore, sur les signes visibles du patrimoine identitaire. La langue ne joue qu'un rôle mineur, surtout si la démarche d'adéquation provoquée par l'insécurité linguistique passe inaperçue. Cette prise de conscience met mal à l'aise le visiteur, qui d'emblée ne se sent plus chez lui, se demande ce qu'il fait chez des gens avec lesquels il ne partage plus la même culture. Nous avons assisté à un spectacle théâtral à San Jorge, l'un des innombrables petits villages de la Pampa. L'histoire racontait l'arrivée des premiers immigrants en Argentine. Dans le public se trouvait un petit nombre de Piémontais d'Italie, eux-mêmes acteurs (non professionnels) de théâtre, en tournée pour présenter des pièces dialectales aux Argentins. Le final de la représentation, où les immigrés fraternisent avec les créoles, les laisse perplexes, leur enlève la raison principale d'être là, à savoir jouer une pièce en piémontais devant des Piémontais.

L1 (italien) Perchè tūte 'sti bun sentiment?

L2 (argentin) A l'è 'l simbul dal nasimiento dl'Argentin-a, dla fūsiun ad dui pueblōs, i criogio et j'imigrà.

L1 Tūte bale!

L2 ¿Por qué?

L1 Am na sbatu d'j indio.

L2 Ma perchè?

21 «L1 (Gambalunga) Maintenant vous allez écouter une milonga de Buenos Aires, c'est de la musique à nous.

L2 (visiteur piémontais) Une quoi?

L3 (nous) Milonga, c'est de la musique argentine, comme le tango.

L2 A nous de qui?

L3 Bonne question. Selon vous?

L2 Des indios.

L1 C'est notre musique, c'est nous qui l'avons faite

L2 La musique piémontaise n'est pas celle-ci, c'est la musique des indios.

L1 Vous allez l'aimer, ça vient de chez nous».

L1 I suma avnüit si par vedde na spettacul ch'a parla dla rivà d'j Piemunteis, j'indio a m'anteresu pa²².

Jusqu'à présent notre argumentation a voulu montrer comment le contact entre les deux moitiés de la population piémontaise a mis en relief une différence culturelle très nette. Nous avons dit au début de cette réflexion que nous voulions partir de notre expérience personnelle, et de celle des Piémontais qui se sont rendu dans la Pampa, pour élargir la question à une perspective plus ample. D'où la question: si on sépare pendant un siècle des communautés qui ont vécu ensemble depuis toujours, quel en est le résultat? Il s'agit toujours d'une même communauté ou bien ceux qui ont quitté le pays en ont constitué une nouvelle, avec ses propres caractéristiques, qui relèvent en grande partie de la fusion des deux cultures? Les exemples les plus proches, dans l'Amérique latine, nous les avons chez les Vénitiens du Brésil et du Mexique (Ursini, 1982, et Frosi-Mioranza, 1983). Il n'y a pas d'études spécifiques, au moins à notre connaissance, sur la perception du contact entre les Vénitiens des deux côtés de la mer, mais les chroniques qui relatent la rencontre des Vénitiens du village mexicain de Chipilo avec les Vénitiens du village italien de Segusino (Sartor-Ursini, 1982) la décrivent comme chaleureuse et émouvante. Les problèmes du contact interculturel ont été mis de côté assez aisément chez eux, comme chez les Argentins d'ailleurs.

Nous croyons que tous les exemples que nous avons donnés, qui soulignent la différence entre les deux communautés, ne suffisent cependant pas à fixer une limite entre deux cultures. Il est possible de voir la même situation dans la langue: on peut se demander si les variétés américaines des langues européennes appartiennent encore à la langue d'origine ou bien si elles ont acquis une vie à elles. L'espagnol américain (ou plutôt les espagnols américains, chaque pays ayant des traits linguistiques propres) est-il encore de l'espagnol (chez de nombreux enseignants argentins, formés sous le nationalisme des régimes militaires, où l'idée d'argentinité primait sur toute autre chose, il existe la conviction que la langue parlée en Argentine, qu'ils appellent le castellano, est autre chose que l'espagnol)? Le portugais du Brésil, le français du Québec

22 «L1 (italien) Pourquoi tous ces bons sentiments?

L2 (argentin) C'est le symbole de la naissance de l'Argentine, de la fusion de deux peuples, les créoles et les immigrés.

L1 Des conneries tout ça!

L2 Pourquoi?

L1 On s'en fout des Indiens!

L2 Mais pourquoi?

L1 Nous sommes venus ici pour voir un spectacle qui parle de l'arrivée des Piémontais, les Indiens ne m'intéressent pas».

(pour ne pas parler de celui de l'Ontario ou des provinces des prairies, très éloignés du standard français) sont-ils la même langue que leurs variétés européennes du Portugal et de France? La réponse n'est certes pas univoque et bien souvent les locuteurs de ces variétés donnent à leur langue un nom qui diffère de la variété européenne (castellano, brasileiro, québécois). Mais nous pensons que ces variétés sont justement des variétés et non pas des langues à part entière, car ce qui les unit aux variétés européennes représente infiniment plus que ce qui les sépare. Les différences sont surtout lexicales (surtout dans le vocabulaire de la vie quotidienne), parfois morphologiques (par exemple la deuxième personne du présent, en Argentine accentuée sur la dernière syllabe et en Espagne sur l'avant-dernière), plus rarement syntaxiques (la place des pronoms clitiques, avant le verbe en brésilien, après en portugais) mais bien souvent elles ne sont que des formes anciennes de la langue qui sont sorties de l'usage en Europe, alors que l'immense majorité du vocabulaire et de la morphosyntaxe est égale dans les deux variétés.

De même, les différences entre les deux cultures, celle restée en Europe et celle émigrée en Amérique, sont extrêmement réduites, si on les compare avec ce qui les rapproche et fait qu'à notre avis il s'agit d'une seule culture. Il est vrai, cependant, que dans le dernier siècle ces cultures (et ces langues) ont évolué et se sont toujours plus éloignées l'une de l'autre, grâce aussi à l'absence de contact entre elles. Mais comme aujourd'hui les médias permettent un accès rapide et aisé à ces variétés des deux côtés, les feuilletons hispano-américains et brésiliens déferlent en langue originale dans les foyers d'Espagne et de Portugal, la télévision française est captée dans les villes canadiennes, et les voyages permettent aux gens de se rencontrer et comblent ce vide qui s'était créé pendant un siècle.

Pour dépasser l'antynomie une culture-deux cultures, il serait peut-être utile de ne pas vouloir trancher à tout prix et de situer la relation de la culture d'origine avec la culture des descendants des émigrés dans une région intermédiaire entre l'interculturel et l'intraculturel, comme si elle possédait les caractéristiques de tous les deux. Cela permettrait d'approcher cette réalité de façon moins contraignante, sans vouloir la classer dans des catégories qui ne la concernent pas forcément.

Nous voudrions terminer ces réflexions par une considération qui vaut pour les variétés de langue et de culture: tout ce que nous avons dit jusqu'à présent l'a été d'un point de vue extérieur, nous exprimons une opinion qui se fonde sur des données empiriques ou sur une analyse objective, mais toujours en tant qu'observateur. La réponse à la question, de savoir s'il s'agit ou non d'une seule culture, peut être donnée seulement par les membres de(s) communauté(s) concernée, qui décident en toute liberté de se reconnaître dans l'autre groupe ou de le considérer comme quelque chose de différent d'eux-mêmes.

Bibliographie

- Bavoux, C. & de Robillard, D. (éd.). (1998). Actes de la Ve Table ronde du Moufia, *L'insécurité linguistique: des mécanismes ambigus étudiés en contexte plurilingue dans les pays du Sud*, Université de la Réunion, 22-24 avril 1998.
- Berruto, G. (1987). *Sociolinguistica dell'italiano contemporaneo*. Roma: La Nuova Italia Scientifica.
- (1991). Note sul repertorio linguistico degli emigrati italiani in Svizzera. *Linguistica*, 31, 61-79.
- (1992). Erstsprache, Zweitsprache, Mehrsprachigkeit. *Interkulturell*, FOMI, Freiburg, 25-41.
- Berruto, G., Bluntschli, K. & Carraro, T. (1993). Rete sociale e selezione delle varietà in ambiente emigratorio svizzero. Questioni di metodo. *Bulletin CILA*, 58, 145-168.
- Berruto, G., Moretti, B. & Schmid, S. (1990). Interlingue italiane nella Svizzera tedesca. Osservazioni generali e note sul sistema dell'articolo. In E. Banfi & P. Cordin (a cura di), *Storia dell'italiano e forme dell'italianizzazione. Atti del XXIII Congresso Internazionale di Studi della Società di linguistica Italiana* (Trento-Rovereto, 18-20 maggio 1989). (pp. 70-91). Roma: Bulzoni.
- Blanchet, Ph., Breton, R., Schiffman, H (éds.). (1999). *Les langues régionales de France: un état des lieux à la veille du XXIe siècle*. Louvain-la-Neuve: Peeters.
- Corrà, L. (1980). I dialetti veneti all'estero. In M. Cortelazzo (ed.), *Guida ai dialetti veneti II*. (pp. 47-68). Padova: CLEUP.
- Eloy, J-M. (1997). *La constitution du picard: une approche de la notion de langue*. Bibliothèque des cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain.
- Ferrero, R. (1976). El espíritu de la Pampa gringa. *Todo es historia*, 113.
- Francard, M. (1993). *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques*. Actes du colloque de Louvain-la-Neuve, 10-12 novembre 1993.
- Frosi, V. & Mioranza, C. (1983). *Dialetos italianos. Un perfil lingüístico dos Italo- Brasileiros do Nordeste do Rio Grande do Sul*. Porto Alegre: EDUCS.
- Giolitto, M. (à paraître, a). *Evolution, fonction et image du piémontais dans la Pampa gringa argentine*.
- (à paraître, b). *Langue de hier ou ressource identitaire? Quelques images du piémontais chez des jeunes Turinois*. Actes du colloque: «La Méditerranée et ses langues», Montpellier, mars 2002.
- Grassi, C., Sobrero, A. & Telmon, T. (1997). *Fondamenti di dialettologia italiana*. Bari: Laterza.
- Klinkenberg, J-M. (1993). *Préface*. In M. Francard (1993), *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques*. Actes du colloque de Louvain-la-Neuve 10-12 novembre 1993. (pp. 13-15).
- Lo Cascio, V. (a cura di). (1987). *L'italiano in America Latina*. (Atti del Convegno di Buenos Aires, 1-5 settembre 1986). Firenze: Le Monnier.
- Lüdi, G. (1998). Romanische Migranten nach dem Zweiten Weltkrieg. In *Lexikon der Romanistischen Linguistik*. (pp. 585-601). Tübingen: Max Niemeyer Verlag.
- Lüdi, G. & Py, B. (1991). *Changement de langage et langage du changement. Aspects linguistiques de la migration interne en Suisse*. Lausanne: L'Age d'homme.
- Manfroi, O. (1978). *Italianos no Rio grande do Sul*. In R. Costa & L. A. De Boni (ed.), *Euroamericani III. La popolazione italiana in Brasile*. (pp. 169-186). Torino: Edizioni Fondazione Giovanni Agnelli.

- Meo Zilio, G. (1955a). Influenze dello spagnolo sull'italiano parlato nel Rio de la Plata. *Lingua nostra*, XVI, 16-22. (Tipografie Ariani e L'arte della stampa, Firenze).
- (1955b). Contaminazioni morfologiche nel cocoliche rioplatense. *Lingua nostra*, XVI, 112-117. (Tipografie Ariani e L'arte della stampa, Firenze).
- (1956a). Fenomeni stilistici del cocoliche rioplatense. *Lingua nostra*, XVII, 88-91.
- (1956b). Interferenze sintattiche nel cocoliche rioplatense. *Lingua nostra*, XVII, 54-59.
- (1960). Sull'elemento italiano nello spagnolo rioplatense. *Lingua nostra*, XXI, 97-103. (Firenze: Sansoni).
- Prevedello, N. (1987). La lengua de los inmigrantes italianos en Cordoba y sus descendientes. Una cuestión de prestigio. In V. Lo Cascio (a cura di), *L'italiano in America Latina*. (Atti del Convegno di Buenos Aires, 1-5 settembre 1986). (pp. 231-242). Firenze: Le Monnier.
- (1992). La inmigración italiana en la provincia de Cordoba y el contacto de dos lenguas. Presupuestos para su estudio. In *Actas de las Primeras Jornadas Nacionales de Lengua Italiana*. (pp. 435-442). Córdoba: Centro de italianística.
- Sartor, M. & Ursini, F. (1983). *Segusino-Chipilo 1882-1982. Cent'anni di emigrazione. Una comunità veneta sugli altipiani del Messico*. Crocetta del Montello (Treviso).
- Schmid, S. (1990). L'italiano della seconda generazione e i suoi caratteri. In S. Schmid (a cura di), *Che lingua parlo? Identikit linguistico del giovane italiano nella Svizzera tedesca*. (pp. 41-56). Zurigo: Centro di Studi Italiani.
- Singy, P. (1997). *L'image du français en Suisse romande. Une enquête sociolinguistique en Pays de Vaud*. Paris: L'Harmattan.
- Ursini, F. (1982). I dialetti veneti all'estero. In M. Cortelazzo (ed.), *Guida ai dialetti veneti V*. (pp. 73-84). Padova: CLEUP.